



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Psychologues à la rescousse ?

Depuis Ed McBain et son 87^e District, la figure emblématique du polar s'est décalée vers l'équipe d'enquêteurs (le commissariat en tant que personnage principal avec une certaine tendance actuelle schizophrène et l'arrivée d'un autre type d'enquêteur avec une autre approche : le psychologue). Les littératures policières, qui ont pris une tangente réaliste du moins du point de vue procédural, qui ont vu arriver des auteurs issus des forces de l'ordre à foison (par rapport à d'autres littératures génériques), ont ainsi évolué, faisant la passerelle (évidente) entre roman-feuilleton et série télévisée (on s'attache à une équipe à failles mais attachante, voire attachante).

Depuis 1996, Danielle Thiéry, ancienne commissaire divisionnaire, trace la route du commissaire Edwige Marion et de son équipe (de flics et de psychologues, chacun prenant plus ou moins la lumière selon les épisodes) avec un GPS qui l'oriente vers des sentiers à la fois plus sombres et mélancoliques. L'aventure qui avait commencé avec *Le Sang du bourreau*, avait connu un écueil de taille dans *Crimes de Seine*, en 2011, avec une balle tirée dans le crâne de cette protagoniste, qui l'avait envoyée dans le coma. Si elle a survécu, et connu d'autres aventures, elle n'en est plus tout à fait la même, et c'est bien le cas dans *La Souricière*, roman hommage à la pièce de théâtre d'Agatha Christie, qui tire un trait nostalgique sur l'ancien lieu du 36 (quai des Orfèvres cher à Jules Maigret). Cette quinzième aventure d'Edwige Marion est aussi l'occasion de revenir sur le patrimoine génétique de la capitaine Valentine Cara, un personnage empli d'une sourde colère révélatrice de ses questionnements. L'intrigue en elle-même porte sur la disparition d'un homme politique aux mœurs particulières. Homme qui se retrouve à la merci d'Hadès dans les entrailles de la terre, en plein cœur de Paris. Mais elle évolue aussi vers les raisons du suicide (du moins en apparence) en prison d'un violeur en série après la visite d'un prêtre (qui amènera son lot de révélations sur l'héritage du sang de Valentine Cara, collaboratrice attirée avec Luc Abadie d'Edwige Marion, figure maternelle par excellence), et vers le Darknet et certaines sensations fortes. Si en apparence tous ces éléments semblent disparates (on pourrait ajouter une aristocrate qui se morfond et une architecture qui s'écroule, et qui amènent tous deux un aspect gothique), ils vont bien sûr se rejoindre. Plus les épi-

Suite page 4

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LES POLARS GUÉRISSEURS DE NATACHA CALESTRÉMÉ

Le roman *feel good*, courant psy-chamanique-bio-new-age, s'est développé grâce à des auteurs devenus « experts » en développement personnel et ayant choisi le roman plutôt que l'essai pour faire passer plus facilement leurs clés « bienfaitantes » à un public bouche bée. Deux phénomènes se sont détachés : LAURENT GOUNELLE avec « **L'homme qui voulait être heureux** », premier roman paru chez Anne Carrère en 2008 ; et RAPHAËLLE GIORDANO avec « **Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une.** » bombe atomique en 2015 chez Eyrolles (maison alors non littéraire) avec une joyeuse maquette qui révolutionna aussi le genre... Désormais, c'est la guerre dans l'auto-thérapie ! Voilà qu'une nouvelle recrue s'infiltré dans ce juteux marché. Toujours grâce au roman mais... policier ! NATACHA CALESTRÉMÉ, journaliste, réalisatrice et écrivaine pour l'environnement a publié ses polars chez Albin Michel avant d'éditer ses grandes recettes de bien-être « **La Clé de votre Énergie** » en 2020 et « **Trouver ma place** » en 2021. Sa place, elle l'a trouvée en ressortant ses romans au Livre de Poche flanqués d'un slogan qui tue : LES POLARS GUÉRISSEURS. Des indications pub en quatrième de couverture précisent quels protocoles chamaniques tirés de son best « **La Clé de votre énergie** » ont été glissés dans l'intrigue et voilà né le FEEL GOOD POLAR ! Comment l'auteure concilie-t-elle la mort et la fausseté du genre policier avec le développement personnel ? Pour tenter de répondre, la mort dans l'âme, on est bien obligé d'acheter son top : « **Les blessures du silence** » qui totalise près de 2000 commentaires (!!!) sur Amazon dont seulement 2 % de négatifs (!). « *J'ai glissé deux protocoles au cœur de l'intrigue de ce polar guérisseur : le protocole 5 pour récupérer l'énergie que l'on a perdue après*

une épreuve et le protocole 6 pour recouvrer celle que l'on nous a prise lorsqu'on a été déstabilisé ». C'est un peu la même chose, non ? Lisons.

Amandine Morin raconte sa vie en insertion de quelques pages et en focalisation interne (je) parmi les chapitres mettant en scène le major Yoann Clivel de la police judiciaire, narrateur lui aussi, qui enquête sur la disparition de la dite Amandine, mère de trois petites filles et épouse d'un charismatique professeur de lycée. Le récit d'Amandine détaille les mécanismes de l'emprise et du harcèlement moral dont elle est victime et que les enquêteurs vont découvrir au fur et à mesure des interrogatoires des rares proches (la sœur d'Amandine, sa chef de service, le mari et ses propres parents). L'auteure a donc pris ses ciseaux pour découper l'Avant (la voix d'Amandine) et l'insérer par petits bouts dans l'Après (le récit de l'enquête par le flic). Une méchante langue, dans les 2 % d'avis négatifs cités plus haut, dit que Calestrémé a pompé le texte très clair de la psy pro MARIE-FRANCE HIRIGOYEN sur le harcèlement moral. Disons qu'elle s'en certainement servi comme catalogue. Mais fi de basses insinuations : Natacha nous livre une scène, sur près de vingt pages, de la traque d'un Saint-Hubert pisteur à travers Paris jusqu'au Pont Mirabeau. Bien qu'écrite au présent dans un style très très basique, la scène est époustouflante de dynamisme. Notre flic y retrouve le sac de la disparue, puis, dans l'eau, son portable. Autre excellente idée : les algues, qui se sont développées sur la chaussure que l'on retrouvera à des kilomètres de là, permettront d'identifier le point de chute qui correspond au pont ! Et encore une bonne idée : les flics utiliseront exceptionnellement la base de données des photos de douze satellites pour savoir si, pendant les douze minutes fatidiques avant sa disparition, Amandine a rencontré son mari sous le pont. Bluffant. Nous avons donc une structure policière qui se tient avec des poutres maîtresses intéressantes.

En ce qui concerne le style, comme nous l'avons dit, nous sommes dans le plat. Mais peut-on attendre des envolés lyriques dans le récit d'un flic ? Quand Yoann Clivel s'y essaie avec ses souvenirs bandants d'Alisha son ex-copine (avec enfant) qu'il veut reconquérir, on frise l'Harlequin écrit avec les pieds. Mais ce qui est le plus notable et nouveau, c'est la bienveillance qui nappe le tout comme un glacis à la framboise.





Les flics sont gentils entre eux. Non seulement ils communiquent mais ils décortiquent et résument ce qu'ils viennent de se dire et surtout font un petit bilan positif avant de se quitter. Ce langage, qui n'en est pas un, est un vrai non-langage qui ravirait les spécialistes. Amandine n'est pas en reste avec son récit antérieur tout aussi analytique. L'amour naissant (le binôme de notre héros), l'amour défunt (le chef de notre héros + Amandine), l'amour en transition (notre héros) diffusent une atmosphère cotonneuse, sans doute bienveillante, mais archi dépassionnée. Bref, un ton nouveau dans le genre. A la fin, il y a l'explication de l'emprise donnée par la psy chamanique que rencontrait Amandine. C'est un placard d'explication genre Wikipedia mais, bon, on se rappelle qu'Hercule Poirot faisait de même. On y apprend que le harceleur nous prend *une part de l'âme* et que, grâce au fameux protocole 6 (à moins que ce soit le 5), on peut retrouver cette part envolée. Ni une ni deux, notre flic qui a justement un problème à régler avec le souvenir de son père, applique le protocole entre deux chaises et fait surgir sa boule d'énergie en suspension pour se la réapproprier d'un geste ample et codifié genre penseur de Rodin. Whaou ! On finit chez Harry Potter !

Après un coup de théâtre happy end mais crédible, Natacha Calestrémé s'épanche dans ses remerciements finaux. Pour l'inspiration, elle est partie d'une discussion avec une autre auteure lors d'un Salon du Livre, auteure sous l'emprise de son mari. Outre son travail de doc sur le pervers narcissique, elle s'est intéressée à deux affaires traitées dans les médias et dont l'une est certainement l'affaire du professeur Viguié dont la

femme n'a jamais été retrouvée. Elle a contacté un flic maître-chien et des spécialistes en images satellitaires et algues en eau douce. Oui, on nous a bien martelé que le harcèlement moral entre époux n'était pas punissable car non reconnu par la justice. Oui, toujours à coups de marteau bienveillants, on sort plus conscient de ce problème, en tant qu'homme et sans doute encore plus en tant que femme. Oui, on nous a bien fait entrer dans le crâne qu'il faut prendre en compte ce que dit l'autre lors d'une conversation même banale... Comment qualifier ce roman hybride bâti sur des schémas ? En tout cas, dans le sens structurel, c'est un roman policier d'un genre nouveau.

Michel Amelin

EN BREF... EN BREF... EN BREF

***Rien que le noir*, de William McIlvanney et Ian Rankin. Rivages/Noir.** Il fallait un auteur de la trempe de Ian Rankin pour terminer l'ultime roman noir de l'écossais William McIlvanney décédé pendant la rédaction de cette enquête de Jack Laidlaw, son flic fétiche de Glasgow qui évolue dans les années soixante-dix. On le découvre ici au début de sa carrière, marié, père de trois jeunes enfants et déjà très indépendant de sa hiérarchie et de ses collègues. L'assassinat d'un avocat spécialisé dans la protection fiscale et juridique d'un truand notoirement connu suscite bien des questions et inquiète aussi bien la pègre que les autorités qui craignent une guerre des gangs. Personnalité complexe aux nerfs à fleur de peau, Laidlaw impose sa méthode et son individualisme pour résoudre cette enquête dans le marigot des gangs de Glasgow. (286 pages – 21 €)

***Les gens des collines*, de Chris Offutt. Ed. Gallmeister.** Vétéran et enquêteur pour l'armée américaine, Mick Hardin profite d'une permission pour rentrer chez lui dans son Kentucky très rural où l'attend sa douce épouse. Sauf que le couple est sur le point de se disloquer et Mick file un mauvais coton. Sa sœur Linda, shérif du bled, va le sortir du trou en lui demandant d'enquêter sur le meurtre d'une jeune femme. Dans ce coin perdu où tout le monde se connaît, Mick est comme un poisson dans l'eau et espère bien résoudre l'énigme avant que la vengeance prenne le pas sur la loi. On ne se lasse pas de ces intrigues rurales au cœur de l'Amérique, avec ces rudes autochtones toujours armés, ces clans familiaux hors normes, ces vieux laconiques, ces femmes-maîtresses et, bien sûr, la nature sauvage et majestueuse. (234 pages – 22.50 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

sodes s'accroissent, plus le soin porté à son équipe s'affirme. Surtout plus l'écriture semble se libérer faisant de cette *Souricière* un objet rendu plus léger par un style qui semble amuser l'auteure. Et c'est bien là le principal, l'essence du roman. Ce roman en particulier est un bel hommage à une époque révolue. Une souricière à lecteurs.

Avec *Somb*, Max Monnehay avait, elle, planté les graines de son équipe d'enquêteurs avec là aussi un intérêt tout particulier pour la figure du psychologue : après Alix de Clavery, psychocriminologue de Danielle Thiéry voici donc Victor Caranne, psychologue carcéral. La différence entre les deux auteures, c'est que là, la figure motrice du groupe est extérieure aux forces de l'ordre même si dans *Je suis le feu*, deuxième volet de cette nouvelle série, un élément là ramène dans le giron (en l'occurrence le commissaire Baccaro). Victor Caranne, c'est surtout un homme qui œuvre en milieu carcéral. Dans les romans de Max Monnehay, il travaille entre La Rochelle et l'île de Ré. Et l'enquête à laquelle il va être confronté en tant que profileur est assez lugubre : un homme cherche des mères avec un enfant à qui faire payer le manque d'affection maternelle qu'il a eu dans son enfance (un résumé sommaire pour une typologie criminelle particulièrement bien fouillée dans le roman). Et ce avec une mise en scène obsessionnelle. L'auteure, en parallèle, dresse le portrait en creux (et surtout en bosses) de son personnage



principal. Elle lui adjoint un ami à la vie, à la mort (Marcus, rencontré dans le cadre de son travail), un héritage familial compliqué (une histoire de responsabilité qui a foiré malencontreusement et qui mine Victor Caranne) et deux-trois flics bourrus, obstinés et déjà mélancoliques et désabusés. Dans ce roman, Max Monnehay s'intéresse à ce qui transforme une victime en coupable, et avec le personnage de Victor Caranne, psychologue carcéral, qui pointe le doigt sur la responsabilité sociétale (via le manque de moyens donnés aux services sociaux), elle donne en quelque sorte une réponse aux questionnements de Jules Maigret (enquêteur de Simenon qui traîne son spleen et son incapacité à pouvoir empêcher le crime, à savoir que quand il apparaît, et il en a conscience, il est trop tard : pour plus de certitudes à ce sujet lire *La Maison du juge*). Dans une ville nocturne en proie aux cauchemars d'un tueur en série hanté par son passé et par un besoin purificateur, Victor Caranne se doit de trouver ce qui a échappé aux services sociaux. Et il doit agir avec rapidité pour permettre aux enquêteurs de sauver ce qui peut encore l'être.

Et c'est bien en cela que l'héritage entre Danielle Thiéry et Max Monnehay est tout trouvé : cette figure de psychologue qui vient aider dans tous les sens du terme une famille soudée d'enquêteurs (on aurait pu également s'interroger sur la figure maternelle ; autre point commun à ces deux bons romans qui hésitent entre policier et thriller avec malice). Une aide qui évidemment amène son lot de questions et d'incertitude, mais qui reste salvatrice.

La Souricière, Danielle Thiéry (Flammarion – 380 p. ; 21 €.)

Je suis le feu, Max Monnehay (LeSeuil, « Cadre noir » – 390 p. ; 20 €.)

Julien Védrenne

EN BREF... EN BREF... EN BREF... E

Respirer le noir, Recueil de nouvelles collectif. Belfond Noir. Profitez des vacances pour déguster, à votre rythme, les douze courts récits de cette anthologie dédiée à l'odorat. Un thème pour le moins original qui a inspiré avec bonheur les auteurs retenus, parmi lesquels figurent quelques belles peintures du polar hexagonal. L'odeur du sang ou d'une maladie très rare qui vous exclut de la société, les capacités olfactives tellement développées qu'elles en deviennent insupportables : l'imagination des romanciers retenus est formidable et vous fera passer un bon moment de détente ! (300 pages – 21 €)

Jean-Paul Guéry

ENTRE QUATRE PLANCHES

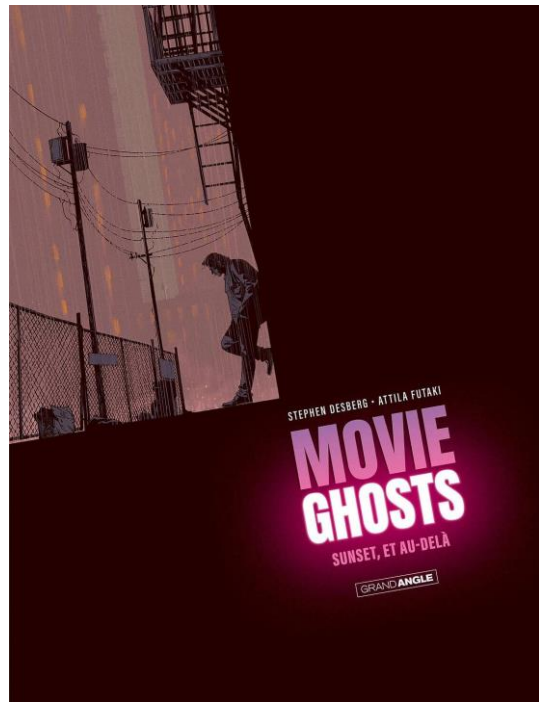
La sélection BD de Fred Prilleux

Movie ghosts 1 – Sunset, et au-delà / Desberg et Futaki (Bamboo - Grand Angle)

« Hollywood a tenté d'être à la hauteur du sang versé dans tous ses films. Aucune ville n'a jamais autant abrité d'espoirs déçus, de déceptions forcées, de réussites sublimes pour plus encore de déchéances inavouables. Comment croire cela ait pu s'effacer avec le temps. Comment imaginer que personne ne puisse entendre la voix de tous ces movie ghosts ? »

Tels sont les derniers mots de **Stephen Desberg** dans la postface à cet album. Et il répond à sa propre question finale par la création du personnage central de ce diptyque, Jerry Fifth, un détective de Los Angeles au talent bien spécial : il peut parler avec les morts. Et tous ces fantômes de l'âge d'or du 7ème art, semblent très décidés à vouloir lui confier une mission. D'abord, il doit retrouver Louise Sandler, une actrice de la MGM, assassinée et disparue il y a des années, en pleine ascension. Retrouver une morte, pour qu'elle puisse regagner le monde des morts en paix. Et à peine a-t-il réussi à mener à bien cette première affaire, qu'une autre starlette se présente à lui : Odette Armstrong, suicidée il y a une soixante d'année. Qui lui pose une question simple dès leur première rencontre : « Pourriez-vous tomber amoureux de moi ? ». La jeune morte est jolie, mais comment étreint-on un fantôme, si tant est qu'on tombe effectivement amoureux ? Et pourquoi cette question ? Et surtout : pourquoi lui, Jerry Fifth, est-il le destinataire de cette mémoire hollywoodienne que certains voudraient voir préservée dans l'ombre, d'autres révélée ? C'est un des autres mystères de cette histoire assez envoûtante...

Ce scénario imaginé par Desberg est à mon goût l'un de ses plus originaux, et on suit les pas de son enquêteur de l'au-delà avec une certaine fascination, et une vraie curiosité : mais comment cet homme va-t-il se sortir de toutes ces fréquentations fantomatiques ? Assez bien à l'issue de ce premier volume, même s'il ne semble pas toujours comprendre ce qui lui arrive. Il faut dire qu'il évolue dans une ambiance crépusculaire du début à la fin, et que tout l'album est éclairé par des enseignes de commerces aux néons blafards, des ampoules faiblardes de sous-sols d'archives de journaux,



des lampadaires fatigués de rues pas très sûres... Tout cela est l'œuvre du dessinateur hongrois **Attila Futaki**, qui réussit un Los Angeles parfait pour y faire évoluer des personnages disparus... mais bien présents. Il se dégage une atmosphère toute à la fois puissante et feutrée de ses planches, sa manière à lui de s'emparer de cette histoire de fantômes hollywoodiens. Tout en glissant des hommages à d'autres légendes de notre époque, puisqu'on remarque au détour de cases le Motorhead de feu Lemmy à l'affiche du Rainbow ou plus loin une affiche des Sopranos et de son inoubliable patriarche Tony. Reconnu pour son travail sur le comics « Severed, destins mutilés » (avec Scott Snyder au scénario, publié chez Urban comics en France), Futaki avoue avoir adoré l'atmosphère se dégageant du scénario de Desberg et se retrouver dans son élément avec les décors de Los Angeles... et cela se sent bien !

Ce premier volume peut se lire seul, mais on attend tout de même avec une grande curiosité le second, pour découvrir comment Jerry va réussir à continuer à vivre au milieu de tout ce monde d'un autre temps... et ce qu'il s'obstine à cacher.

Fred Prilleux

Movie ghosts 1 – Sunset, et au-delà

Scénario Stephen Desberg et dessin Attila Futaki
Bamboo (Grand Angle) - 72 pages couleurs – 16,90 € -
Sortie le 27 avril 2022

MARTINE LIT DANS LE NOIR

38, rue Petrovka, de Arkadi et Gueorgui Vaïner (Gallimard folio/policier). Le 38, rue Petrovka, à Moscou, c'est l'équivalent – ou plutôt c'était – du 36 quai des Orfèvres. Un lieu où se croisent, nuit et jour, malfrats, voyous, simples quidams ou la pègre moscovite ; un lieu où se mènent petites et grandes enquêtes par des policiers parfois aussi retors, le plus souvent en quête de justice. L'action se déroule juste après la fin de la deuxième guerre mondiale et trouve son épilogue en 1975.

C'est l'histoire au quotidien d'un commissariat à travers les drames et les faits divers élucidés par les membres de la brigade criminelle, notamment par Chaparov, militaire plus habitué au front et tout juste démobilisé. Il est le « bleu » de cette brigade dirigée par Gleb Jeglov qui enjoint son groupe à mener une autre guerre, celle contre le crime organisé. Parmi les affaires qu'ils tentent de résoudre, les méfaits d'un gang, dénommé « la bande du chat noir », ainsi désignée pour laisser cet emblème partout où elle passe. Ce qui n'est pas très sympathique pour la gent féline car rien n'arrête ces bandits qui pillent, tuent, massacrent sans vergogne.

Arkadi et Gueorgui Vaïner
38, rue Petrovka



ses compatriotes.

Ceci mis à part – et c'est énorme – on peut aussi à la lecture de ce livre encore très pertinent, rédigé par Arkadi et Gueorgui Vaïner, juristes de formation, penser à d'autres opus qui mettent en scène le quotidien des policiers : les chroniques du 87e district, d'Ed Mc Bain avec son héros Steve Carella dans la ville d'Isola, métaphore de New York et bien sûr l'incontournable et indispensable Baltimore de David Simon. Pour ne pas citer, en France, les Simenon.

Le livre, publié en 1993 dans ce qui s'appelait encore l'URSS, a connu un immense succès et a

été adapté en mini-série pour la télévision soviétique sous le titre « il ne faut jamais changer un lieu de rendez-vous ». Si je trouve cette série, je la ferai voir à mon chat noir. (506 pages – 9.80 €)

PS - Un autre « 38 rue Petrovka » a été écrit par Julian Semenov et a fait également fait l'objet d'un film au titre éponyme.

Léd , de Caryl Férey, chez Pocket. En Russie toujours, mais cette fois de nos jours. A Norilsk, en Sibérie, l'hiver dure huit mois, les températures atteignent les – 60°, le vent glace hommes et bêtes sur place. La ville minière de nickel est considérée comme la plus polluée au monde ; l'exploitation du site et la pollution menacent le permafrost et la résurgence de maladies inconnues. Ceux qui vivent là connaissent une autre sorte de relégation : celles de parias travaillant dans l'oubli et le risque quotidien. La vie y est dure et très régentée, à l'instar de l'ancien goulag que fut la ville. On y vit sur ses gardes, surtout si on est un nenets, un éleveur de rennes nomade, ou encore, comme Gleb, photographe à ses heures, et homosexuel. C'est sur un de ses clichés que figure un nenets retrouvé assassiné, recouvert d'une pellicule rouge, dans les décombres d'un immeuble dont le toit s'est effondré sous les coups de la tempête glaciale. Que faisait-il là ? Pour élucider cette histoire, un flic, Boris Ivanov, relégué lui aussi aux confins de la civilisation pour frilosité envers la ligne directrice du parti, mène l'enquête. Il y a aussi Dasha, fan de David Bowie peu en phase avec la politique culturelle du pays, et amoureuse de Gleb ... mauvaise pioche. Elle rêve de partir dans un de ces costumes originaux qu'elle confectionne elle-même. On croise aussi l'ouzbek Shakir, hanté par ses années de guerre en Afghanistan et devenu chauffeur de taxi. Et enfin Valentina, qui tient un blog écolo où figure précisément la photo du nenets.. Quand on saura que cette Valentina, ancienne fiancée de Gleb, est aussi la cousine de la femme du flic ...et qu'elle a disparu, on se dit que l'intrigue est posée. Tous ces personnages atypiques, originaux, évoluent dans un contexte on ne peut plus encadré. Tout cela, Caryl Férey adore et excelle. L'engagement perce toujours sous le texte. Il dresse, bien avant l'invasion en Ukraine, le portrait d'une Russie en déliquescence et en proie à la corruption. Il décrit un « peuple s'écrasant sous la botte du premier dictateur venu, comme une calamité nécessaire ». Enfin, pas tous. (542 pages)

Martine Leroy

LE BOUQUINISTE A LU

Sauvage et fou

Instants sauvages, de Noël Sisinni chez Jigal Polar. Richard Butel est un écrivain de romans noirs. Il flotte dans ses addictions : alcool, héroïne et sa femme Leslie. Au retour d'une séance de dédicaces dans son chalet isolé, il découvre la disparition de son épouse. Elle n'est nulle part, et pourtant sa voiture est là. Elle devait partir à l'étranger pour un concert. Les théories se bousculent dans son esprit : le braconnier voisin, une fugue ou... ?

Richard se réfugie dans sa solitude et ses addictions. La réalité lui échappe et l'arrivée d'une louve près de chez lui ne va pas arranger son état mental. La louve recherche sa compagnie d'une manière étonnante et Richard répond à sa demande. Se crée une relation quasi amoureuse entre l'homme et la bête au point que Richard dans son délire croit à une réincarnation de sa femme disparue. La relation plonge l'homme dans une forme d'animalité qui étonnamment va faire du bien à Richard. La louve ne supportant pas l'odeur de l'homme sous l'emprise de l'alcool ou de l'héroïne, il va s'abstenir de la consommation de ces substances qui le tuent à petit feu. Parallèlement et à proximité, on retrouve le corps d'une femme très abimée par des animaux. Est-ce Leslie ? Bien entendu, les soupçons se portent tout de suite sur Richard...

Un roman court, bien noir qui n'est pas sans rappeler le format des romans de gare d'il y a une quarantaine d'années. La qualité scénaristique et d'écriture sont bien présentes et le roman se lit d'un trait. Cette désespérance de l'être aimé disparu, la relation à la louve et l'intelligence des autres protagonistes rend le récit réel.

Le chapelier fou, de John Dickson Carr Le Masque. Une ou deux fois l'an, je me replonge dans un Carr. Ok, je les ai lus tardivement il y a une trentaine d'années et j'avais dévoré l'écrivain américain, toujours époustoufflé par son sens de la narration, son humour très anglais et la virtuosité de ses énigmes. Carr est réputé pour ses meurtres en chambre close qui dépassent tout ce que j'ai pu lire pour l'instant sur le sujet.

J'avais, très jeune, lu Le mystère de la chambre jaune, une des aventures du Rouletabille de Gaston Leroux. J'avais trouvé le développement un peu longuet et la résolution de l'énigme un peu bancale. Une relecture une

vingtaine d'années plus tard m'a laissé séduit par la langue et le héros toujours limite fou-fou.

Revenons à Carr. Je le relis en m'étant dit ce coup-ci je ne me ferai pas avoir ! Ma mémoire de poisson rouge souffrant d'Alzheimer me permet de relire sans tricher ! Et bien raté. Deuxième tentative, deuxième échec. Le héros du chapelier fou est l'obèse Gidéon Felps. Obligé d'avancer avec deux cannes, l'homme ne souffre pas d'une maladie. Non, il bouffe ! Il boit aussi, whisky, bière et fume des cigares. Malgré cette hygiène

de vie désastreuse, l'homme a un cerveau acéré et un sens de l'humour d'un goût parfois douteux (comme on aime je veux dire). L'enquête en elle-même est très simple, un manuscrit original d'Edgar Allan Poe, une nouvelle ayant pour héros Auguste Dupin, a disparu de chez un riche collectionneur. Et parallèlement, Londres est en émoi amusé du fait d'un farceur qui vole des chapeaux, les



laissant ensuite dans des endroits incongrus non dénués de sens. Un homme est trouvé mort à la Tour de Londres percé d'un carreau d'arbalète. Il est fait appel à un limier de Scotland Yard, l'inspecteur Hadley qui demande à Felps de le suivre dans son enquête. Hadley est un inspecteur méthodique et intelligent. Dans la première partie de l'enquête, Felps reste quasi silencieux à quelques rares questions totalement incongrues près, il écoute les interrogatoires de l'inspecteur qui malgré l'acuité de ses questions patauge dans son enquête. Felps va finalement nous donner son fameux déroulé de la solution d'une implacable logique qui résout ce meurtre. Je reprends les quelques points qui m'avaient échappé... Ils sont pourtant dans le roman et c'est super énervant... Le roman a été écrit en 1933 mais reste d'une modernité d'écriture comme de scénario très actuelle – contrairement à Leroux. Les références au Alice de Carroll et à Poe sont anecdotiques mais amusantes. Mes Carr m'attendent sagement dans ma bibliothèque et « je l'aurai un jour... »

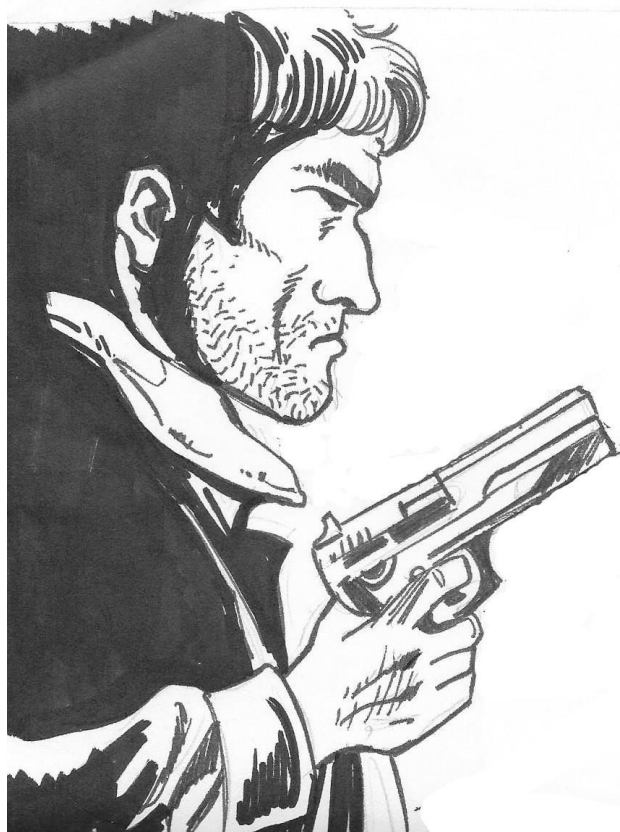
Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Enfants soldats

Collision des lectures, nous avons enchaîné *Un coin de ciel brûlait* de Laurent Guillaume et *Avant les années terribles* de Victor Del Arbol, deux forts romans, mais éprouvants...

Nous avons découvert Laurent Guillaume dans un salon polar, au hasard d'une programmation de débat. Nous avons lu différents romans pour préparer la rencontre, mais étions restés concentrés sur la partie « française » de son œuvre. Mais, lors du débat, l'homme, ancien flic, nous avait parlé de l'Afrique. Nous avons été marqués par sa connaissance du continent, nous nous étions rattrapés en lisant *Doux comme la mort* (La manufacture de Livre) et depuis guettions chaque nouveau roman en espérant qu'il y place ses intrigues – même si nous aimons tout autant ses polars se situant au fin fond des Alpes, par exemple (*Là où vivent les loups* – Denoël). *Un coin de ciel brûlait* (Michel Lafon 2021) paru en poche en mai cette année, se déroule en partie en Sierra Leone. L'auteur en dresse un tableau terrifiant : la guerre civile, ses ravages, les enfants soldats, les populations décimées, les mercenaires, les révolutionnaires, les politiciens, la corruption, les trafics, le contexte géopolitique international et, ce qui guide tout, les diamants et l'argent. Dans cette vaste fresque, qui oscille entre les années 90 et aujourd'hui, l'auteur nous plonge violemment dans ce pays déchiré, au milieu de groupes d'enfants soldats, en en dressant un portrait juste et glaçant. C'est particulièrement violent, triste reflet de la réalité, et bien mené.



Il arrive parfois qu'on attende le « bon moment » pour lire un livre et... il se perd au fond de la bibliothèque. Moralité, on ne le retrouve que bien plus tard. C'est ce qui est arrivé avec le dernier Victor Del Arbol. Tout heureux de le récupérer, nous n'avons pas fait attention au quatrième de couverture (nous sommes des inconditionnels de l'auteur) et avons plongé dedans juste après le Laurent Guillaume... Nous aurions dû y regarder de plus près, car nous aurions vu que ce n'était toujours pas le « bon moment ». En effet, *Avant les années terribles* (Actes Sud 2021, traduit par Claude Bleton) prend ses racines en Ouganda en 1992. L'auteur revient sur la guérilla qui y a eu lieu, le parcours de différents enfants qui s'y sont trouvés enrôlés, leurs vies fracassées et en brosse différents portraits jusqu'à aujourd'hui. Ce formidable roman, à hauteur d'homme est particulièrement marquant. Il pose une multitude de questions, interroge (et nous, qu'aurions nous fait ?) et Victor Del Arbol, tout en subtilité, questionne le travail sur la mémoire, le comment vivre aujourd'hui en ayant affronté le pire... C'est un livre puissant, l'auteur vous happe et fidèle à lui-même excelle à vous faire ressentir ce que vivent les différents protagonistes. C'est dense, avec une connaissance très fine du pays, et ce sera à vous de voir, à la fin, si vous lisez l'épilogue ou pas. Ce qui est sur, c'est que les personnages vous suivront longtemps.

Pour se remettre de toutes ses émotions, il nous fallait quelque chose de sacrément différent et nous sommes allés *Chez Paradis*. Un garage dans les Causses, au milieu de rien, avec à côté quelques piaules miteuses où se tournent des films pornos. Max Dodman, le propriétaire, règne sur tout ça et a une fâcheuse propension à se mettre dans les plans foireux... on ne vous en dit pas plus. L'auteur c'est Sébastien Gendron, alors autant vous dire que ça va partir dans tous les sens. C'est mené comme un film explosif (et Gallimard a fait fort sur la présentation), parfaitement millimétré, sans être humoristique comme ses autres romans, mais avec un sens du dialogue et de la narration qui font mouche. Alors « Je ne sais pas bien ce qu'il vous a fait, mais si vous êtes ici pour vous venger, je vous préviens tout de suite : va falloir attendre votre tour ».

Christophe Dupuis

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

Lady Chevy, de John Woods, Albin Michel (Terres d'Amérique), janvier 2022. Traduit de l'américain par Diniz Galhos

Ohio, Barnesville, ancienne ville industrielle des Appalaches. Amy Wirkner, 18 ans, dite : « Lady Chevy », à cause de son large fessier comme celui d'une Chevrolet Chevy, rêve d'entrer à l'université

pour devenir vétérinaire. Elle en a les capacités intellectuelles mais doit obtenir une bourse pour quitter ce trou perdu où une nouvelle industrie minière d'extraction hydraulique du gaz de schiste ronge les terres et la vie de ses habitants. D'ailleurs le petit frère de Chevy, difforme, souffre de graves problèmes neurologiques dûs à l'exploitation du sous-sol de sa maison par l'entreprise d'hydrocarbure Demont. Amy est persuadée de connaître l'origine du mal, surtout quand « l'eau du robinet parfois s'enflamme ». Même si la colère gronde en elle, Amy est prête à tout pour fuir au plus vite cet enfer. Mais quand Paul McCormick, jeune lycéen et seul ami, vient lui demander son aide pour un projet lié à sa propre révolte, l'avenir d'Amy vacille... Elle doit faire un choix.

Le roman est magnifiquement crépusculaire, suffocant et profondément réaliste. Il aborde notamment les problèmes liés à la fracturation du sous-sol pour l'exploitation des gaz de schiste qui provoque malformations à cause du rejet des eaux polluées et mini-séismes chez les propriétaires qui ont vendu leur sous-sol, faute d'autres ressources pour vivre. Une génération de familles déclassées, écrasées de misère et devenues pauvres à jamais.

Reste toutefois le malaise provoqué par Tom, l'oncle de Chevy, qui doit certainement considérer Trump comme un dangereux gauchiste. Tom, survivaliste néonazi, s'est construit un bunker avec un musée à la gloire du nazisme et son long discours très argumenté sur la solution finale laisse le lecteur sans voix... pourtant c'est le seul à soutenir Amy dans son projet universitaire tout en lui apprenant à se servir d'un fusil qu'il va finir par lui offrir... Amy, personnage complexe, a



également des prédispositions pour le maniement des armes et semble approuver le discours de son oncle...

John Woods creuse la mentalité de personnages asociaux pour nous faire comprendre le cheminement d'une humanité en proie désormais à une violence nationaliste extrême et une idéologie radicale. C'est glaçant.

Dans le genre Amérique profonde et démunie, *Lady Chevy* s'impose. C'est un choc dans la lignée, pour les auteurs les plus récents, d'un Donald Ray Pollock, *Le Diable, tout le temps*, et d'un Jake Hinkson, *L'enfer de Church Street*, pour le poids de la religion presbytérienne et d'un Gabriel Tallent, *My absolute darling* pour la noirceur absolue dans laquelle sombre une partie de la société américaine, celle des petits blancs laissés-pour-compte qui craignent le grand remplacement... oui, celle aussi d'un Chris Offutt, *Les gens des collines*, pour le repli sur soi d'une communauté sans horizon.

Dans le fonctionnement de la société américaine, il n'y a pas seulement les sols qui sont fracturés.

Tom : « Cet empire est en train de s'écrouler ».

Alain Regnault



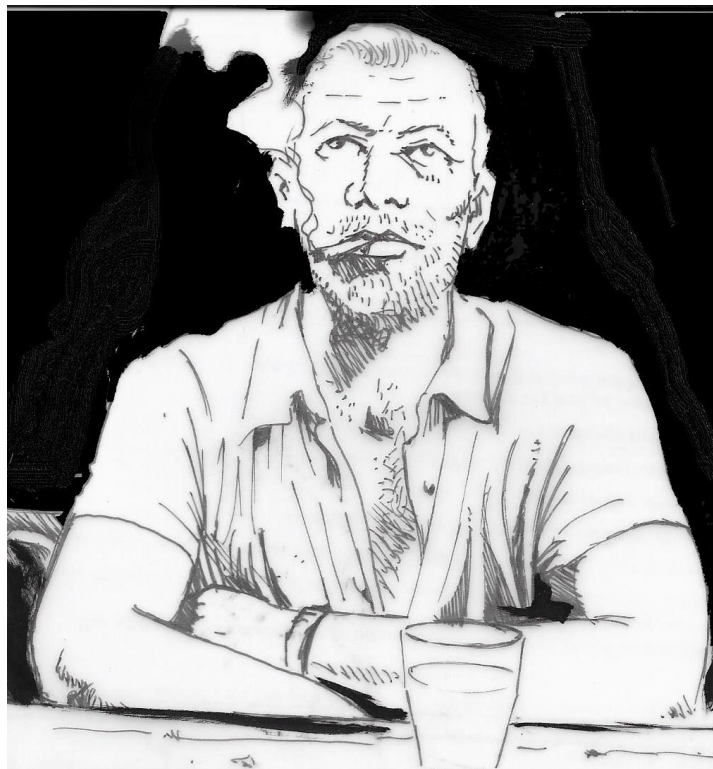
la Sadel
Coopérative au
service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux auteurs dont on ne parle pas beaucoup et qui valent le détour

Le premier est l'américain **Thomas King** et son ex flic cheyenne devenu photographe que l'on a découvert dans *Un indien qui dérange*. Ils reviennent avec *Red power*. Thumps DreadfulWater, fut flic en Californie et est venu se perdre dans la toute petite réserve de Chinook, dans les Rocheuses, pour se consacrer à la photographie. Le shérif local l'appelle comme photographe sur les lieux de crime, et sollicite même parfois son aide réticente. Parce que ce que Thumps aime, en plus de faire de belles photos, c'est rester au chaud avec Freeway, sa chatte, jusqu'à ce que l'hiver se termine. L'arrivée étonnante en ville de Noah Ridge, venu dédicacer son livre va obliger Thumps à se bouger. Il l'a connu il y a longtemps, au temps des manifestations du Red Power Movement, quand Ridge aimait déjà passer à la télé et montrer au monde entier son personnage de rebelle. Déjà Thumps ne l'aimait guère, et ça a peu de chance d'avoir changé. D'autant plus qu'autour de Ridge traîne le FBI et que les cadavres vont s'accumuler, faisant resurgir les fantômes des années 70.

On retrouve l'humour du premier roman, même s'il est ici moins présent et tempéré par une vision sans illusion des leaders politiques. C'est le portrait d'un narcissique, plus préoccupé par son image et son intérêt que par ceux des gens qu'il prétend défendre que dresse ici un DreadfulWater complètement congelé. Le pouvoir corrompt, même un tout petit pouvoir, comme on peut le



constater tous les jours, et comme **Thomas King** le montre parfaitement, sans donner de leçon mais en déroulant son intrigue, les souvenirs de son personnage principal, et son scepticisme face à quiconque prétend parler au nom des autres. C'est une fois de plus très plaisant à lire grâce au style alerte, aux réflexions désabusées du personnage principal et à ses discussions de bar toujours aussi drôles.

Le second **Jørn Lier Horst** est un solide auteur norvégien. Son dernier roman traduit, *La chambre du fils*, le confirme une fois de plus. Quand Bernhard Clausen, ancien membre influent du parti travailliste et ancien ministre meurt d'une crise cardiaque, ses anciens camarades décident d'aller voir dans son chalet s'il n'y a pas de papiers compromettants pour le parti. Et découvrent une fortune en devises étrangères. Averti le procureur général de Norvège confie l'enquête à l'inspecteur Wisting, en lui demandant de garder, un temps, le plus grand secret. Il lui laisse la liberté de constituer son groupe. William Wisting décide alors de prendre dans son équipe un peu atypique sa fille Line, journaliste freelance, pour l'aider dans certaines recherches. Sans savoir exactement quels secrets ils vont déterrer.

Les romans de **Jørn Lier Horst** sont solides, la qualité scandinave. Par franchement Rock and Roll, mais du très bon travail de très bon artisan. De bons personnages que l'on a appris à aimer, une intrigue sans faille, un vrai sens du rythme, et toujours en toile de fond la description sans concession et sans illusion, mais également sans rancœur ni manichéisme de la société norvégienne. Le genre de polar qu'il est bon d'avoir sur sa table de nuit pour les jours où on ne sait quoi lire, parce qu'avec lui on ne peut pas se tromper.

Jean-Marc Lahérrère

Thomas King / Red power, (*The red power murders*, 2006), Liana Levi (2022) traduit de l'anglais (Canada) par Iori Saint-Martin et Paul Gagné.

Jørn Lier Horst / La chambre du fils, (*Det innerste rommet*, 2018), Gallimard Série Noire (2022) traduit du norvégien par Aude Pasquier.

papeterie
librairie
contact

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

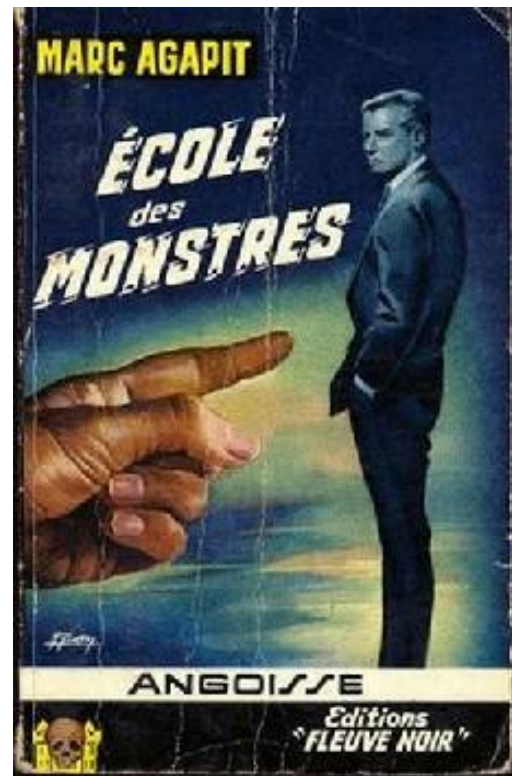
Ecole des monstres, de Marc Agapit. Fleuve noir Collection Angoisse n° 99. 1963

Marc Agapit, le pilier de la collection Angoisse, nous propose avec cette école des monstres une plongée dans l'horreur, celle, bien humaine, du thriller sans fantastique. Car les monstres, ici, ne sont finalement pas du tout ceux que l'on croit.

Marthe Martin est une veuve tranquille et isolée, qui habite dans une maison bâtie en flanc de falaise, sur plusieurs niveaux et en partie troglodytique. Notre protagoniste principale est d'une avarice qui fait plus que friser la pathologie, elle ne vit que pour ses économies, qu'elle porte sur elle toute la journée et sur lesquelles elle dort la nuit. Coupée du monde, elle est plus que surprise quand, en pleine nuit, ses deux sœurs, Berthe et Marcelle, débarquent d'une splendide automobile, avec leur bonne et une jeune fille qu'elles ont adoptée, pour demander l'asile. Fugitives, mais bien décidées à demeurer dans les grottes de la maison pour le restant de leur vie, elles lui proposent le règlement d'un loyer au montant exorbitant qui ne peut que faire tourner la tête de leur hôte. Il est convenu qu'elles ne sortent plus jamais, qu'elles disposent de leurs caves comme bon leur semble et Marthe a interdiction de venir les voir. Des conditions étranges, des circonstances plus qu'exceptionnelles, que la taulière accepte, des étoiles dans les yeux à la perspective d'accumuler les millions d'anciens francs.

Bientôt, rongée par la curiosité, Marthe se met à espionner ses sœurs, l'employée de maison qui se charge de l'approvisionnement et sympathise avec la jeune femme. L'idée étant que plus elle en saura, plus elle pourra monnayer cher son silence. Et quand des enfants de la région commencent à disparaître et que Marthe croit entendre des pleurs au fond des caves, un doute l'étreint. Doit-elle agir? Mais à chaque fois qu'elle s'émeut de quelque chose, Berthe et Marcelle augmentent le montant du loyer... Alors bon...

L'École des monstres, tout comme son héroïne, est avare dans la résolution de son mystère, détaillé dans les toutes dernières pages, suggérant une horreur telle qu'il aurait, de toute façon, été difficile d'aborder le point de vue de ce qui se passait dans les sous-sols de cette maison maudite. Même dans une collection intitulée Angoisse. Habile, par contre, Agapit sème, ici et là, quelques fausses pistes et s'amuse, se délecte à nous narrer le quotidien et les pensées de cette pince qu'est Marthe Martin, conditionnés par la



balance budgétaire très stricte qu'elle s'impose. C'est lent, mais jouissif, avec ce portrait de grippe-sou qu'on aime détester et peu à peu, le mystère se construit, s'épaissit et forcément, le lecteur suppute. Et constate comment cette femme s'enfonce, par appât du gain, comment ses doutes sont noyés par l'argent, dont finalement, elle ne fait rien. Un lecteur empathique pourra la suivre un temps, mais il est à parier que tous, au final, finiront par être répugnés par son attitude.

Et si le final en donne au lecteur pour la monnaie de sa pièce, c'est pour lui avoir fait passer un bon moment.

Julien Heylbroeck



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

- Pascal Dessaint à la une -

Après la publication récente de *Jusqu'ici tout va mal* aux Editions La Déviation, (voir La Tête en Noir N°216) Pascal Dessaint est à l'honneur chez Rivages qui réédite en poche « *Maintenant le mal est fait* » et « *Un colosse* » ou l'histoire étonnante et triste de Jean-Pierre Mazas, un petit gars du sud-ouest de la France, né en 1847, mesurant 2.20 m et doté d'une force herculéenne. Ce brave paysan connu son heure de gloire en devenant lutteur et en gagnant tous ces combats, jusqu'à un accident qui marqua le début de la déchéance physique et morale. Basée sur une histoire vraie, cette fiction, est également une évocation passionnante de Toulouse et de la campagne d'autrefois grâce à de nombreuses anecdotes et de belles descriptions. Comme toujours, le talent de conteur de Pascal Dessaint fait des merveilles.



07, de Ripoche. Editions Librinova. Plus de trente ans après l'avoir quitté, Alexandre revient à Saint Julien, son petit village natal Ardéchois, pour y vendre la maison de sa grand-mère décédée. Il retrouve sans émotion particulière ses quatre copains de jeunesse et Catherine dont il était follement amoureux. Son retour correspond exactement au repli dans le village d'une bande de dealers dont le Go Fast a été contrarié. Plus futés qu'il n'y paraît, les quatre Pieds Nickelés flairent le coup fourré et font main basse sur les 100 kg de coke. Las, les truands ne sont pas tendres et leur réaction est à la hauteur de l'enjeu financier. Les autochtones, pas manchots eux non plus, répondent coup pour coup et tout fini dans un joyeux bain de sang. Ce premier polar de l'Angevin Ripoche propose une belle galerie de personnages au service d'une action sans temps morts. L'idée est originale et le style percutant. A noter que ce roman a été publié en 2020 sous forme E-book chez France Loisirs. (210 p. – 13.90 €)

**DES MILLIERS
d'INFOS SUR
813 Le BLOG,**

Le rendez-vous des Amis des littératures policières sur www.blog813.com



Le plan, de Fabrice Rose. La Bête Noire – Robert Laffont. Malfrat planqué à Barcelone, Marc Man poursuit un double objectif qui mobilise toute son équipe en France comme en Espagne. D'abord châtier comme ils le méritent ces trois truands qui ont osé s'attaquer à sa fille Alex, les traquer jusque dans les prisons ou les hôpitaux psychiatriques où ils sont enfermés et les abattre sans pitié. En parallèle, avec ses complices locaux, il programme le kidnapping du fils d'un dictateur africain qui se révèle être un salopard et un assassin hors du commun. Minutieusement préparé, le plan de Marc prévoit deux braquages en simultané. Le passé (révolu) de braqueur de Fabrice Rose confère à ce classique roman de truands une crédibilité certaine. La vengeance érigée en devoir sacré et les liens du sang et la loyauté aux amis plus forts que tout servent de cadre à ce western moderne, plein de bruit, de fureur et de violence. Terriblement efficace !

Jean-Paul Guéry

Une bouquinerie associative à Ingrandes sur Loire

Deux piliers de La Tête en Noir, Jean-Hugues Villacampa et Julien Védrenne viennent d'ouvrir une bouquinerie associative au 16 rue du Pont - 49123 Ingrandes-Le Fresne-sur-Loire. Vous y trouverez plusieurs milliers de livres à l'état neuf, d'occasion et anciens avec des domaines privilégiés (SFFF & polar), mais aussi et en nombre de quoi susciter d'autres envies (littérature générale, jeunesse, BD, sciences-humaines, pratique...). Les horaires d'ouverture vont très vite évoluer (penser à regarder la page Facebook : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ>).

Pour l'instant : Mardi & Jeudi (15-19 heures) ; Vendredi & Samedi (10 heures- 12h30)
Les amateurs de livres de collection peuvent s'abonner à la page dédiée : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ.LeCoinDesCollectionneurs/>



ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Double expresso : Rose Royal, suivi de La Retraite du juge Wagner, de Nicolas Mathieu (Actes Sud, collection Babel).

La trajectoire de Nicolas Mathieu a quelque chose de fulgurant. *Aux animaux la guerre*, son premier roman, paraît en 2014 et reçoit dans la foulée plusieurs prix prestigieux. Quatre ans plus tard, son deuxième livre, *Leurs enfants après eux*, obtient le Goncourt. Même si le second ne relève pas du Polar et se situe plutôt dans cette zone grise entre littérature Noire et Blanche, j'aurais pu évoquer l'un de ces ouvrages. Mais j'ai préféré opter pour deux récits sans doute moins connus, réunis par les éditions Actes Sud en un beau volume au format poche en 2021.

La Retraite du juge Wagner et *Rose Royal* sont deux novellas publiées à l'origine de façon indépendantes en 2015 et 2019. Comme si l'auteur avait éprouvé le besoin de souffler à l'issue de ses deux premiers marathons romanesques. Mais « souffler » n'est pas le mot exact. En tout cas, du point de vue du lecteur, c'est le contraire. Car ces deux textes, justement en raison de leur cadre narratif resserré, sont plutôt du genre à couper le souffle et à laisser hors d'haleine.

Comme le dit Marc Villard, grand amateur – et grand auteur – de littérature noire concise, à propos de l'excellente collection Polaroid, qu'il dirige aux éditions In8 : « Les livres sont courts car, concernant une littérature d'urgence, l'essentiel est rapidement dit. » Guère étonnant dans ces conditions que l'homme ait été séduit par *Rose Royal* au point de vouloir le publier.

Rose Royal, c'est avant tout l'histoire d'une femme. À cinquante ans passés, Rose se situe dans une tranche d'âge que n'apprécient guère la plupart des romanciers et cinéastes. Au mieux, les femmes qui ont dépassé la « date limite » se voient offrir des rôles de mères ou de grands-mères. Au pire, elles n'existent pas. Alors certes, Rose a eu des enfants. Mais c'était dans une autre vie. Un passé dont Nicolas Mathieu n'entend pas se servir comme d'une béquille pour donner du corps à son personnage. Tous les pétales de Rose ne sont pas fanés. Elle existe par elle-même, avec ses cicatrices. Sa copine Marie-Jeanne, qu'elle retrouve après le boulot au bar Le Royal. Son penchant pour l'alcool. Ses doutes et sa solitude. Ce qui constitue son présent. Et les perspectives qui s'offrent à elle. Comme ce gars taiseux mais gentil pré-nommé Luc...



La Retraite du juge Wagner, initialement paru sous le titre *Paris-Colmar* en 2015 dans la collection Les Petits Polars du Monde et revu par l'auteur à l'occasion de cette réédition, présente, à l'instar de *Rose Royal*, des protagonistes à la fois simples, forts et touchants. Guère de points communs a priori entre un juge en retraite et Johann, adolescent à la dérive qui « se laisse glisser dans le trou ». Guère de points communs sinon une rencontre accidentelle et un calibre .38 de marque Manurhin qui change de propriétaire. Il n'en fallait pas davantage pour provoquer une improbable amitié. Reste à savoir si une telle amitié est à l'épreuve des balles... Oui, on peut parler des gens modestes sans démagogie ni populisme. Oui, on peut évoquer les classes dites « défavorisées » en évitant le misérabilisme et la complaisance. La preuve avec ces deux récits, grâce auxquels Nicolas Mathieu continue à creuser un sillon très personnel, que faute de mieux je qualifierais de « naturalisme noir ». Solidement enraciné dans sa zone grise, il fait bouger les lignes entre littérature Noire et Blanche. Celles et ceux qui privilégient les textes puissants aux ghettos étriqués ne l'en remercieront jamais assez.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

La nuit. Le sommeil. La mort. Les étoiles. Joyce Carol Oates (Ed. Philippe Rey). S'il n'entre pas, stricto sensu, dans la catégorie des « romans noirs », ce livre de Joyce Carol Oates repose sur un événement qui interroge le fonctionnement de la société. Américaine, en l'occurrence. L'action se déroule dans l'état de New York et John Earle Mc Claren, ancien maire de la petite ville de Hammond, retraité, respecté, blanc, s'arrête sur le bord de la route où des policiers malmènent un homme à la peau foncée. Son intervention, guidée par son sens moral et légitimée, pense-t-il, par sa réputation d'ancien élu, n'a pas l'effet escompté. C'est lui qui se retrouve « tasé » à plusieurs reprises, jusqu'à en faire un malaise fatal. Ce drame va complètement chambouler la famille de John Earle Mc Claren, dit Withney : son épouse, effacée depuis toujours, les cinq enfants aux parcours différents et aux rivalités latentes. Cet événement met à jour les non-dits, les enjeux dans la fratrie, la place du père, les rôles de chacun et les parcours de vie consentis ou choisis. C'est un roman sur la dislocation qui naît d'un événement fortuit et le long chemin de la reconstruction et de l'autonomie. C'est aussi une interrogation sur la société américaine et sur la vérité à faire éclater. Ou pas. Peut-être peut-on relier ce roman de Joyce Carol Oates à au moins deux autres qui parlent, grosso modo, des relations intrafamiliales, un domaine dans lequel elle excelle : Eux et Nous étions les Mulvaney.

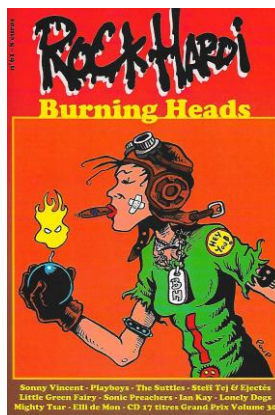
Un mot sur le style qui combine le narratif, la réflexion personnelle, le flash-back. Avec maestria.

Martine Leroy

Des jours meilleurs, de Jess Walter. Editions La Croisée. En 1909 à Spokane (Etat de Washington), il ne faisait pas bon être ce qu'on appelle aujourd'hui un travailleur précaire. Les emplois étaient rares et les cinq mille saisonniers et vagabonds de la ville devaient payer un dollar à d'obscures officines de placement pour éventuellement pouvoir travailler douze heures par jour quelques semaines dans les mines avant d'être remplacés par d'autres malheureux. Gig, l'aîné des Dolan, et son petit frère de dix-sept ans, Rye, refusent de se soumettre au dictat des patrons rançonneurs et s'engagent au IWW (*Industrial Workers of the world*), un syndicat international très actif et forcément honni du patronat et de la bonne société américaine. Adeptes de la non-violence, l'IWW cherche à fédérer les travailleurs et multiplie les actions symboliques malgré les intimidations de la police de Spokane. Le soutien de la jeune et jolie Elisabeth Gurley, égérie charismatique du mouvement, galvanise le jeune Rye qui s'implique de plus en plus dans la lutte. Construit à partir de personnages et de faits historiques, ce

roman porte un éclairage passionnant sur la situation des précaires américains mais aussi des minorités au début du siècle dernier. On y suit également avec intérêt les difficultés rencontrées par les syndicalistes soumis à la tentation de la violence, confrontés aux exigences des féministes, infiltrés par les forces capitalistes et harcelés par les autorités. Un roman édifiant !

Rock Hardi n°61



Fondé en 1982 par Fabrice Ribaie (toujours aux manettes) Rock Hardi s'apprête donc à fêter ses 40 ans en fin d'année. Un petit exploit que nous soulignerons le moment venu. En attendant précipitez-vous sur le numéro d'été de ce magnifique prozine qui fait la part belle au rock, bien sûr, mais aussi à la BD et à la littérature.

Au sommaire de ce numéro 61 : Dossier 6 pages Burning Head

Interviews Burning Heads, Sonny Vincent, Playboys, The Suttles, Steff Tej & Ejectés, Mighty Tsar, Ian Kay, Little Green Fairy, The Sonic Preachers, Elli de Mon, The Lonely Dogs.

Rubriques disques, livres, romans noirs, bandes dessinées, zines.

Inclus CD compilation Grand Prix Volume 30 : Burning Heads, Sonny Vincent, The Limit, Lonely Dogs, Sonic Preachers, Little Green Fairy, Elli De Mon, Mighty Tsar, Ian Kay, The Suttles, Steff Tej & Ejectés. 17 titres dont 4 inédits (The Limit, Ian Kay, Steff Tej & Ejectés)..

68 pages + CD 17 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com

Seul pour tuer Hitler, de Jean-Baptiste Naudet. Ed. Novice. Voici l'histoire véridique d'un jeune suisse qui en 1938 a voulu tuer Hitler. Catholique convaincu, Maurice Bavaud a trouvé dans sa foi la force et le courage d'essayer de délivrer l'humanité du mal absolu. Cette foi chrétienne forgée dans son enfance et confirmée par un séjour de deux ans dans un séminaire breton, le guide jusqu'à Munich où il traque, maladroitement et surtout en vain, le dictateur. Arrêté par la Gestapo, il est torturé, condamné à mort et guillotiné en mai 1941 à l'âge de vingt-cinq ans. Chrétien et pacifiste, héros visionnaire et martyr oublié, Maurice Bavaud méritait ce poignant hommage. (170 pages – 17.90 €)

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

L'orphelin des docks, de Cay Rademacher - Editions du Masque – 2019

Hambourg – 1947. L'été est là avec sa chaleur écrasante. Franck Stave, inspecteur principal de la police allemande, est appelé avec ses collègues sur un chantier naval. On vient de retrouver le cadavre d'un enfant poignardé sur une bombe non explosée situé dans un entrepôt abandonné. Cet entrepôt en ruine est le vestige d'une industrie allemande sinistrée.

Il est déblayé à la demande des anglais et les ouvriers sont très en colère. Personne ne semble connaître ce gosse, une sorte de vagabond, qui cherche à revendre cigarettes et morceaux de charbon pillés quand les trains passent au ralenti dans la gare. Il faut bien vivre en ces temps difficiles. Franck Stave découvre qu'il existe tout une faune d'enfants abandonnés, devenus orphelins à la suite de la guerre. On les appelle « les enfants-loups » ; il vaut mieux les éviter si on tient à sa santé. L'enquête permet de mettre un nom sur le cadavre : il s'agit d'Adolf Winckelman, 14 ans, que sa tante, G. Bossel reconnaît sur photo. Cette tante n'a que mépris pour son neveu devenu vagabond. Elle, est veuve, une femme respectable, à la tête d'une entreprise de transport. Elle a pour compagnon un curieux personnage, organisateur de combats de boxe. Or la victime aurait travaillé pour cet individu. Dix jours après ce meurtre, on découvre le corps d'un autre adolescent abandonné dans le cimetière. Il aurait été victime d'une bagarre entre bandes rivales. Dans le milieu des enfants-loups tout est possible. Adolf s'était spécialisé dans la contrebande de produits (sucre, beurre, etc.) apportés par des marins britanniques. Quels produits peuvent rapporter gros au point que l'on veuille éliminer le coursier ? L'inspecteur Stave apprend que la victime cachait sur lui une bande magnétique. Quelle valeur avait – elle ? La mort de l'enfant est-elle en rapport avec cette bande ?

Ce polar appartient à la série « trilogie hambourgeoise » où l'inspecteur Stave tient la vedette. Il est remarquable à plus d'un titre. L'intrigue, quoique classique (L'inspecteur pénètre le milieu des enfants-loups et, pas à pas apprend à en connaître les acteurs et les particularités.) reste intéressante jusqu'au bout. Second intérêt du texte : l'évocation de la vie quotidienne à Hambourg deux après la fin de la guerre. L'auteur fait le portrait réaliste et cruel d'une cité qui se relève lentement de ses ruines avec des habitants qui manquent de tout, d'où de multiples trafics avec les forces d'occupation. On constate le sort peu enviable de ces orphelins (40000 paraît-il) qui vivent de rapines et dont peu de gens



se soucient. Le lecteur ne peut manquer de trouver sympathique le personnage principal, cet inspecteur consciencieux et tourmenté. Il est veuf et le souvenir des jours heureux vécus auprès de sa femme le hante. Son fils, nazi repent, a été fait prisonnier. Quand il retrouve son père, les rapports sont évidemment difficiles ; suspicions et incompréhensions demeurent. Il faudra du temps pour les réconcilier.

Personnages forts, regards sur des vies pleines d'humiliations et de violences, histoires de contrebande, enfants perdus, familles disparues, pour ces multiples raisons, il faut lire ce polar.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°217 – Juillet / Août 2022

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58